

Les Jeux Olympiques – Athènes 1896

IV - L'ouverture des Jeux *

Inauguration de la statue de M. Avéroff

Le nom de M. Avéroff jouissait depuis longtemps, en Grèce, d'une légitime popularité, car il était indissolublement uni à de nombreuses œuvres qui témoignaient hautement des sentiments de patriotisme du riche donateur : les bâtiments de l'École Militaire, L'Ephébéion et tant d'autres monuments élevés à ses frais, étaient déjà un mémorial impérissable de la magnificence vraiment royale de ce grand citoyen. Mais le don généreux par lequel il entreprenait à ses frais la reconstruction du Stade Panathénaique mit le comble à sa popularité, et excita, en Grèce, un enthousiasme universel.

Le Comité des Jeux Olympiques, se faisant l'interprète des sentiments de reconnaissance de tous les Hellènes, réalisa avec le plus grand succès le vœu national, qui était d'ériger, au moyen d'une collecte panhellénique, un monument digne de l'illustre bienfaiteur. La statue de M. Avéroff fut exécutée avec beaucoup d'art par M. G. Vroutos, statuaire des plus distingués d'Athènes. De grandeur naturelle, en marbre pentélique, elle représente le généreux donateur, debout, dans une noble attitude. Après de nombreuses délibérations, il fut décidé que la statue serait placée sur un simple piédestal, du côté droit de l'enceinte qui précède l'entrée du Stade. L'inauguration de cette statue eut lieu avec toute la pompe possible, et fut, pour ainsi dire le prélude des fêtes des Jeux Olympiques. Cette inauguration se fit le 24 mars, fête de Pâques, la veille du jour de l'ouverture officielle des Jeux Olympiques. La fête de Pâques revêt à Athènes, comme on le sait, un éclat particulier. Dès le matin, la foule commence à se diriger de toutes parts vers le Stade, et bien avant l'heure fixée l'affluence était déjà considérable, malgré les nuages menaçants qui avaient assombri le lever du soleil. L'enceinte qui précède l'entrée du Stade avait été aplanie et décorée, le pont qui y conduit avait été élargi de douze mètres, et des passerelles de bois avaient été jetées sur l'Ilissus, afin de faciliter de la sorte la communication d'une rive à l'autre. Aux abords était rangée une compagnie d'infanterie. En dehors des agents de police, d'autres agents, choisis par le Comité des Jeux Olympiques et qui portaient le nom *d'agents du Stade*, veillaient au maintien de l'ordre ; leur uniforme se composait d'une tunique grenat, de pantalons noirs et d'un casque blanc. De très bonne heure, les diverses corporations se rendent, bannière et musique en tête, à l'endroit où doit avoir lieu la cérémonie ; viennent ensuite les invités officiels : le conseil des ministres, les députés, les autorités municipales, les commissaires étrangers, les membres du Comité des Jeux, ceux du Comité international et des diverses Commissions, les champions étrangers, etc. Le spectacle devient magique, la foule augmente sans cesse et occupe l'intérieur et l'extérieur de l'enceinte ainsi

* Voir la « Revue Olympique » depuis le N° 153.

que les hauteurs environnantes, et, malgré la pluie battante qui survient, personne ne se retire, mais chacun s'abrite sous son parapluie.

Vers onze heures du matin, après l'arrivée du Prince héritier et des Princes Georges et Nicolas, M. Timoléon Philéon, secrétaire général du Comité, prononce nu-tête et inondé par la pluie un discours solennel, dans lequel il fait ressortir, en termes éloquents, la signification et la valeur du don de M. Avéroff.

De frénétiques applaudissements couvrent les dernières paroles de l'orateur, tandis que la musique joue l'hymne composé en l'honneur de M. Avéroff. Le silence se rétablit aussitôt après, et S.A.R. le Prince héritier, debout entre ses deux frères au pied de la statue, répond dans les termes suivants :

« C'est grâce à un nouvel acte de munificence de M. Avéroff qu'est due la restauration du Stade Panathénaïque, et que, par là, le rétablissement des Jeux Olympiques revêt un caractère national.

» Par ses nombreuses libéralités, M. Avéroff a bien mérité de la patrie, c'est pourquoi Nous avons cru Nous faire l'interprète d'un vœu national en proposant au comité des Jeux Olympiques de lui ériger une statue, au moyen d'une collecte panhellénique.

» Je souhaite, pour le bien du pays, de longues années à ce généreux patriote, et je suis heureux de lui exprimer, comme témoignage d'honneur, le bonheur que j'éprouve de présider à l'inauguration de sa statue. »

En achevant ces paroles, le Prince héritier tire le cordon, le drapeau grec qui couvrait la statue tombe aussitôt, et la figure imposante du noble enfant de l'Epire apparaît aux yeux de tous. Cette statue de marbre pentélique semble, par le geste du bras droit étendu, dire à la foule :

« L'œuvre est achevée, accourez au Stade, peuple Grec, et, par l'émulation des nobles jeux gymniques, vous retrouverez, avec la vigueur corporelle, la force morale de l'antique et glorieuse Hellade. »

L'assemblée frémit d'enthousiasme. La pluie tombe à verse, mais personne n'y fait attention, et l'émotion de la foule se traduit par les cris mille fois répétés de Vive le Prince héritier ! Vive M. Avéroff ! Vive la Nation ! Les yeux s'humectent de larmes, les chapeaux s'agitent de toutes parts, et un courant d'enthousiasme indescriptible parcourt tous les rangs de ces milliers de spectateurs.

S'avance ensuite M. Valaoritis, président de la Société Philharmonique d'Athènes, de laquelle M. Avéroff est l'un des premiers bienfaiteurs, et, après une courte allocution, il dépose au pied du monument une couronne de laurier qui porte l'inscription suivante : « Au grand bienfaiteur de la Nation ». L'intérêt et l'émotion de la foule redoublent ensuite, lorsque le président des athlètes hongrois, M. Kémény, s'avance et dépose au pied du monument une immense couronne de laurier, ornée de rubans aux couleurs nationales.

Sur les rubans de la couronne, était imprimée, en grec et en Hongrois, l'inscription suivante : « Au bienfaiteur des Jeux Olympiques, les Magyars ».

Cette délicate attention des Hongrois électrise la foule, qui les acclame et s'écrie : « Vive la Hongrie ! ». Les Magyars émus répondent à cette manifestation d'enthousiasme par leur vivat national.

Le Princier héritier et ses deux frères, après avoir exprimé leurs remerciements à M. Kémény et à ses concitoyens, se retirent au milieu des acclamations de la foule, qui se disperse peu à peu, tandis que la pluie continue à tomber à verse. C'est ainsi que se termina l'inauguration de la statue de M. Avéroff. Le Prince héritier en fit part aussitôt au généreux donateur.

PREMIÈRE JOURNÉE DES JEUX – 25 MARS

Le lendemain, jour fixé pour l'inauguration des Jeux Olympiques, le temps parut moins inquiétant. C'était le 25 mars, jour où la Grèce célèbre sa fête nationale, qui jamais, peut-être depuis son institution, n'avait revêtu un tel éclat. Dès le matin, le mouvement et l'animation qui régnaient dans les rues d'Hermès, du Stade et sur la place de la Constitution, offraient un spectacle indescriptible. A tout instant, retentissaient les airs joyeux des musiques envoyées par les Sociétés Philharmoniques de Zante, de Leucade, de Laurium, de Patras, etc., qui venaient prendre part aux fêtes des Jeux Olympiques et qui se rendaient toutes, en ce moment, à la place de la Constitution. Vers 11 heures, la famille royale et les princes étrangers présents à Athènes se rendent à l'église métropolitaine, où l'on chante un Te Deum. Sur tout son parcours, le cortège royal est vivement acclamé.

Mais ce qui excite par-dessus tout l'intérêt de la foule, c'est l'attente de l'ouverture des Jeux Olympiques internationaux, dont l'inauguration doit avoir lieu l'après-midi, au Stade Panathénaique. Dès le matin, tous s'empressent de se procurer des billets d'entrée. La grande maison Mélas, où se trouvent les bureaux du comité des Jeux Olympiques, est littéralement assiégée par une foule immense. Dans les rues, des groupes nombreux et bruyants se forment autour des revendeurs de billets. Tous se pressent, se heurtent pour obtenir les meilleures places, et la police est obligée d'intervenir pour empêcher toute tentative de spéculation.

A partir de midi, la foule commence à affluer vers le Stade. De tous les points de la ville, se mettent en marche de nombreux groupes composés de personnes de tout âge et de toute condition. Les voitures lancées à toute vitesse traversent les rues, tandis que des trains continus transportent, du Pirée à Athènes, une foule innombrable de voyageurs. Un immense rassemblement occupe tous les alentours du Zappéion. Une masse noire, qui grandit toujours, couvre tous les chemins qui aboutissent au pont du Stade, et, au milieu du murmure confus de la foule, on distingue à peine les cris perçants des vendeurs de rafraîchissements. Au milieu de cette cohue, l'ordre le plus parfait ne cesse pourtant de régner. Des agents de police et des gendarmes à cheval sont placés sur le boulevard d'Hérode Atticus, situé derrière le jardin royal, et sur le boulevard Olga, près de la grotte des Nymphes, pour empêcher la circulation des voitures. Il n'est permis qu'aux carrosses des autorités et des invités officiels de passer par ces avenues ou de stationner vis-à-vis du pont. Pendant ce temps, la foule s'accumule aux différentes entrées. Afin d'éviter autant que possible l'encombrement, il avait été réglé que les spectateurs des rangées supérieures entreraient par des passerelles de bois, parallèles au pont de pierre. Au milieu de ce dernier était une barrière gardée par des soldats, qui ne laissaient passer que les personnes munies de billets. A l'entrée du Stade on devait de nouveau présenter son billet à des gardes préposés à cet effet, après quoi les spectateurs pouvaient pénétrer dans le Stade et occuper leurs places respectives, qui leur



Entrée du Stade. Statue de G. Averoff au centre



En dehors du Stade le jour du dévoilement de la statue de G. Averoff.

étaient indiquées par des employés spéciaux. Les spectateurs des rangées supérieures montaient par les escaliers pratiqués aux deux extrémités de la façade. La police du Stade avait été confiée à M. Métaxas, colonel du génie, ayant sous ses ordres des officiers subalternes, préposés à chacune des kerkides. De distance en distance, placés sur les escaliers, des soldats veillaient au maintien de l'ordre.

La foule envahit le Stade et, bien avant l'heure fixée pour l'inauguration des Jeux, la plupart des places étaient déjà occupées. Une des kerkides de la sphendoné était réservée aux députés officiels. En ce moment le spectacle est magique : les toilettes diverses des dames, leurs coiffures variées, le mouvement de leurs éventails au milieu de la masse noire de plusieurs milliers de spectateurs, les brillants uniformes et les aigrettes des officiers, les couleurs éclatantes des drapeaux flottants, l'enceinte vivante des spectateurs qui, dépourvus de billets, occupaient le sommet des collines qui environnent le Stade, tout cela forme un ensemble tout à la fois curieux et imposant. Le monticule qui domine le bras droit du Stade offre surtout un spectacle pittoresque : vu de l'intérieur du Stade, il semble composé d'une pyramide de têtes. La décoration du Stade est réellement splendide. A l'entrée, sont placés des mâts élevés, surmontés d'étendards et ornés d'écussons ; de chaque côté de la façade sont des trépieds imités de l'art antique ; tout autour de l'enceinte du Stade sont des hampes ornées d'écussons ; de chaque côté de la sphendoné sont placés les hermès découverts pendant les fouilles. Les gradins sont recouverts de petits coussins, sur lesquels s'assoient les spectateurs. Dans l'arène et le champ de course, se promènent les membres des diverses commissions, les doyens et autres fonctionnaires. Les musiques font ensuite leur entrée en jouant divers morceaux.

A trois heures et quart la famille royale fait son entrée. A ce moment, le Prince héritier, le Prince Georges, le président de la commission des Jeux, le Conseil des Ministres, les autorités et les membres des diverses commissions vont à sa rencontre, à l'entrée du Stade. Quelques instants après, la famille royale s'avance au milieu de l'arène. En tête sont le Roi, en tenue de général d'infanterie, et la Reine vêtue de blanc, viennent ensuite la Princesse Marie et son fiancé, le Grand duc Georges Michailovitch, la Princesse Sophie et les autres membres de la famille royale suivie du personnel de la Cour, du conseil des ministres, des autorités civiles et militaires, et des commissions des Jeux. Les musiques entonnent l'hymne royal, les spectateurs debout se découvrent et acclament les souverains. Ce moment est saisissant, et le spectacle indescriptible.

Les Souverains prennent place sur les sièges de marbre, recouverts de velours rouge, qui leur sont réservés. A droite s'assoient les ministres, les membres du Saint-Synode, et quelques ecclésiastiques étrangers parmi lesquels figure le célèbre Père Didon ; à gauche, le corps diplomatique, la Cour, les représentants des comités étrangers, etc. En ce moment, le Prince Royal, suivi des membres de chacune des commissions, s'avance vers le Roi, et lui adresse l'allocution suivante que tous les spectateurs écoutent debout :

« Sire,

» L'exécution de la résolution du Congrès international de Paris, portant que les Jeux Olympiques seraient célébrés pour la première fois à Athènes, s'imposait à notre pays qui vit naître et prospérer ces Jeux.

» Dans le temps relativement court dont nous disposons, nous avons fait tous nos efforts pour donner à cette solennité le plus d'éclat possible. Aussi suis-je convaincu que l'on appréciera avec une bienveillante indulgence les lacunes qui ont dû se produire dans l'organisation, vu les difficultés qu'elle comportait et le manque d'enseignements que l'expérience seule peut donner.

Par les nobles luttes qui vont avoir lieu dans le Stade Panathénaïque, restauré par le généreux patriote Georges Avéroff, la Grèce établit de nouveaux liens avec le reste du monde civilisé.

» Dieu veuille, ô Roi, que la renaissance des Jeux Olympiques resserre les liens d'amitié réciproques du peuple hellénique et des autres peuples, dont nous sommes heureux d'accueillir ici les représentants, pour la célébration des Jeux Olympiques. Dieu fasse qu'elle ranime les exercices corporels et le sentiment national, et qu'elle contribue à la formation d'une nouvelle génération grecque, digne de celle de ses aïeux.

» Dans cette espérance, je prie Votre Majesté de daigner proclamer l'ouverture des Jeux Olympiques qui va se faire sous de si heureux auspices. »

S.M. le Roi se lève alors, et, d'une voix sonore, prononce les paroles suivantes :

« Je proclame l'ouverture des premiers Jeux Olympiques internationaux à Athènes. »

Dès que le silence se rétablit, toutes les musiques se réunissent au centre de l'arène et se complètent par l'adjonction de nombreux instruments à cordes et par une foule de chanteurs. M. Spyridion Samaras, maestro hellène, prend la direction de cet immense orchestre. Le comité des Jeux Olympiques avait chargé le compositeur Samaras de mettre en musique la cantate des Jeux Olympiques que le poète Costis Palamas avait, sur la demande du même comité, composé à cette occasion.

Voici les paroles de cette cantate :

« Immortel Génie de l'Antiquité, Père du vrai, du beau et du bien, descends, apparais et illumine-nous de tes rayons, sur cette terre et sous ce ciel témoins de ta gloire.

» Brille dans l'élan de ces nobles Jeux : dans la course, la lutte et le disque, agite des couronnes immarcescibles et ranime, à ta lumière des poitrines d'acier ! A ta lumière, les plaines, les montagnes et les mers s'illuminent et forment comme un immense temple aux clartés vermeilles, dans lequel accourent tous les peuples, tes adorateurs, ô toi, immortel Génie de l'Antiquité ! »

Ces paroles, qui sortent de la poitrine d'un si grand nombre de chanteurs, accompagnées de plusieurs centaines d'instruments, remplissent les airs d'un immense flot d'harmonie. Cet hymne chanté en plein air et en plein soleil, au milieu de plusieurs milliers de spectateurs profondément émus, a quelque chose d'antique et d'imposant. La composition de Samaras obtient un plein succès. La mélodie douce et lente au début, s'anime peu à peu, prend graduellement une allure plus vive, et se termine par un crescendo triomphal, composé de toutes les voix et de tous les instruments, ce qui produit un effet des plus grandioses.

Cet hymne est frénétiquement applaudi par l'assistance. Tous les spectateurs, le roi lui-même, demandent que l'exécution en soit répétée ; à la fin de cette seconde exécution, les applaudissements redoublent.

(A suivre)